

Les *Choéphores* de l'anomalie

Les liens que j'ai établis avec l'école de Lille m'ont permis d'enrichir mes perspectives de recherche et de méthode, et ainsi d'entreprendre une nouvelle édition d'Eschyle¹, plus proche du texte des manuscrits et fidèle au principe de l'anomalie, une édition dans laquelle sont engagées plusieurs personnes qui travaillent à Lille ou qui y ont travaillé². Il y a quelques années, j'ai essayé d'exposer les principes et certains résultats de cette recherche dans un livre, *Studi sul testo delle Coefore*³, qui a reçu un seul compte-rendu assez critique⁴, d'autre part très intéressant, mais qui a par ailleurs été passé sous silence.

Ce livre-là avait un caractère expérimental, et il contient peut-être des propositions quelque peu audacieuses : en effet, il avait pour objet de récupérer le texte transmis par le(s) manuscrit(s) (dans mon cas le Mediceus 32.9) contre les tentatives de normalisation opérées par les élèves d'une tradition philologique, qui, pour glorieuse qu'elle fût, était parfois très strictement liée à une conception un peu rigide de la métrique et de la langue grecque, du point de vue syntaxique mais aussi des conventions linguistiques du théâtre grec.

Or pour un nombre remarquable de passages, porter quelque peu d'attention à la tradition manuscrite pourrait permettre de mettre au jour un texte plus riche et même quelquefois plus expressif et efficace du point de vue de la dramaturgie que ceux qui ont été publiés par Page ou par West, ou récemment par Sommerstein. Je me propose ici de revenir en ce sens sur quelques passages des *Choéphores*.

Au v. 48 de cette tragédie les femmes du chœur se posent la question de savoir ce qu'il arrive quand le sang tombe sur le sol, τί γὰρ λυγρόν πεσόντος αἵματος πέδω; (M). Ici, Canter a proposé une correction facile, λύτρον, pour la faute de lecture de majuscule λυγρόν, tandis que le datif de direction πέδω a été corrigé par Dindorf dans le locatif attique πέδοι, ce que presque tous les éditeurs modernes ont suivi⁵. Il est évident qu'Eschyle au quotidien disait πέδοι, même si nous ne l'avons pas entendu, de même que, pour proposer une analogie, Giacomo Leopardi quand il parlait de la colline de l'*Infinito* avec ses familiers, disait sans doute qu'elle était solitaire, tandis que dans le langage littéraire du chant il a choisi l'adjectif « ermo », un mot absolument obsolète en italien même dans les documents littéraires du commence-

¹ Celle-ci devrait paraître dans la collection de l'Accademia Nazionale dei Lincei.

² Je suis en particulier redevable à la méthode suivie dans l'édition d'*Agamemnon* commencée par Jean Bollack et Pierre Judet de La Combe, et achevée par ce dernier avec la publication des parties dialoguées (Judet de La Combe 2001), mais cf. aussi le dernier passage analysé dans cet article. Sur cette édition, voir mes réflexions dans l'introduction à notre première rencontre, maintenant publiée (Citti 2008).

³ Citti 2006.

⁴ Sier 2006.

⁵ Dindorf 1841, 99 s.; cf. Verrall 1893 et Tucker 1901. Dindorf ne s'est pas limité à ce passage, mais il a éliminé πέδω dans toutes les occurrences éschyléennes, ce qui explique ainsi que l'on ne trouve pas πέδω dans le *TLG*, qui cite seulement le texte de l'édition qu'il reproduit, sans prendre en compte l'apparat critique. Certains projets visent bien sûr à reproduire les textes avec les variantes des mss. et les conjectures des éditeurs, mais ils ne sont pour l'instant pas aboutis.

ment du XIX^{ème} siècle. Ainsi dans le sonnet qu'il adresse à son frère Giovanni, qui venait de se tuer, Ugo Foscolo l'appelle de la formule solennelle « o fratel mio », qu'il n'aurait jamais employée même dans une communication épistolaire, encore moins en parlant. On peut alors admettre qu'Eschyle ait employé dans un texte lyrique le datif homérique de direction πέδω, de même qu'on lit chez Hom. *Il.* 5.82 πεδίω πέσε et 19.22 χθονί [...] ἔχευεν, et dans les manuscrits éschyléens πέδω ici et à *Eum.* 263, 479 et 653, et *PV* 749. Dans *PV* 272 on a au contraire πέδοι, et Dindorf fondait sa correction sur l'argument raisonnable qu'un écrivain doit garder constamment le même usage orthographique, un argument partagé aussi par West dans *Textual Criticism and Editorial Technique*. Or cet argument est raisonnable, mais peut-être faux: Vittore Branca, dans son édition du *Décameron* pour l'Accademia della Crusca, a remarqué que Boccace dans le manuscrit autographe Hamilton 30 avait modifié l'orthographe des mêmes mots à différentes périodes de sa vie⁶.

Il est vrai pourtant qu'Eschyle employait l'ancien alphabet attique à vingt lettres, et qu'il devait avoir écrit ΠΕΔΟ, ou ΠΕΔΟΙ (il y a quelques oscillations dans l'usage des inscriptions attiques⁷), mais ceux qui ont fait la transcription dans l'alphabet ionien à peu près cinquante ans après la mort du poète pourraient avoir choisi entre les deux possibilités la plus précieuse, en tenant compte de l'importance chez Eschyle de l'usage d'Homère et de la richesse que l'homérisme comportait. Pour les lecteurs modernes d'Eschyle aussi, l'homérisme du datif de direction πέδω peut être à mon avis plus riche de signification, et le locatif attique πέδοι produit une expression plus plate, qui ne doit pas être choisie. Sommerstein a cependant imprimé πέδω dans sa nouvelle édition.

Aux vers 68 ss. on lit dans le *Mediceus*:

διαλήγης ἄτη
 διαφέρει τὸν αἴτιον
 παναρκέτας νόσου βρύειν
 τοὺς δὲ ἄκραντος ἔχει νύξ.

La scholie 68a dit: διαλήγης ἄτη] ἢ διαωνίζουσα ἄτη, τουτέστι ὁ φόνος, et se fondant sur l'interprétation διαωνίζουσα, Ahrens corrigea en αἰανής. Garvie remarque qu'on n'a pas d'occurrences de διαλήγης avant Plutarque (deux occurrences) et accepte pour cette raison la correction d'Ahrens; West l'introduit dans son texte, Sommerstein aussi. Mais l'interprétation de la scholie est une paraphrase, qui n'est pas nécessairement contraignante, et l'on a remarqué que quelques mots rares d'Eschyle, peut-être des néologismes, ont été repris seulement des siècles après: πολυθρέμμων de *Sept.* 33 revient dans les *Hymnes Orphiques*, dans les *Oracles Sybillins* et chez Eustace; χρυσογόνοϛ de *Sept.* 80, dans les *Lithika* orphiques, μελαγχίτων, de *Perses* 70, dans les scholies à Hésiode, pour citer les premiers exemples que j'ai trouvés⁸. Je doute que l'exemple de la scholie 68a soit dû au goût précieux du scholiaste: il l'a de toute évidence trouvé dans un texte littéraire

⁶ Branca 1974.

⁷ Threatte 1980, 323.

⁸ Citti 2006, 43 et n. 63.

qui s'inspirait d'Eschyle. Il n'est pas nécessaire de rappeler ici que la plus grande part de la littérature grecque ne nous a été pas transmise, peut-être pourrait-il être opportun d'en tirer les justes conclusions. Mais il faut réfléchir aussi au fait que les deux passages de Plutarque sont en rapport avec la tragédie: Plutarque *Alex.* 75.5 blâme les gens qui à propos de la mort d'Alexandre ont imaginé ὅσπερ δράματος μεγάλου τραγικὸν ἐξόδιον καὶ περιπαθὲς en disant que le roi fut pris d'une fièvre ἄφνω διαλγῆς γενόμενος τὸ μετὰφρονον ὅσπερ λόγγη πεπληγῶς, tandis que dans *de amore prolis* 496 d 8, il raconte de quelle manière l'accouchée ἔτι θερμὴ καὶ διαλγῆς καὶ κραδαίνουσαν τοῖς πόνοις sourit à son enfant; au commencement du paragraphe Plutarque cite Hom. *Il.* 9.269-71, en ajoutant un écho à Xen. *Mem.* 2.2.3-6 sur l'amour maternel, et immédiatement après deux trimètres et demi d'un auteur tragique, que certains ont voulu identifier à Eschyle (fr. trag. adesp. 7 K.-Sn. = Aesch. 274 M.). Mais surtout, l'homéarque δι' αἵματ' (α)... διαρρῦδαν... διαλγῆς... διαφέρει mérite l'attention. Eschyle a en effet employé des structures de ce type dans des moments de tension, comme en *Ag.* 42 διθρόνου καὶ δισκήπτρου, en évoquant la glorieuse expédition que le puissant couple de souverains a menée contre Troie⁹. Ici une série semblable commence avec δι(α)- (qui devra être gardé contre Bamberger – West¹⁰: διαρρῦδαν, διαλγῆς (pour la souffrance qui transperce le coupable: αἰανῆς s'aligne avec la scholie plutôt qu'avec l'allitération du texte), διαφέρει, qui dans cette allitération devra être entendu étymologiquement dans le sens d'entraîner d'un côté et de l'autre, comme le fait le chat avec le souris¹¹. Mais dans le livre de Stefano Novelli sur les anacoluthes je trouve, dans les mêmes vers que j'ai pris en considération, 66 s. δι' αἵμαθ' ἐκποθένθ' ὑπὸ χθονὸς τροφοῦ / τίτας φόνος πέπηγεν οὐ διαρρῦδαν, une structure de la période marquée au niveau phonique par la répétition de π, avec un effet de parophonie: ἐκποθένθ' ὑπὸ... πέπηγεν¹².

Ce travail de S. Novelli est d'un certains poids, et sera un document important sur l'anomalie dans la diction eschyléenne. Un des aspects les plus intéressants en est le nominativus pendens, c'est à dire une structure composée d'un nom et d'un participe et qui n'a pas de concordance avec un autre nom – comme il arrive avec le participe explicatif – mais qui reste à part, absolue comme le génitif, ce qui pourrait compléter le cadre des anomalies eschyléennes. Je vais en tirer un exemple très net, qui a la limite de ne pas modifier les textes des derniers éditeurs, mais il s'agit d'une structure syntaxique très rare en prose, et très chère à Eschyle.

Aux vv. 520 s. des *Choéphores*, Oreste demande au Choeur pourquoi Clytemnestre vient d'offrir à son mari des libations en son honneur:

⁹ Pour l'allitération et l'homéarque chez Eschyle voir surtout Garvie 2002.

¹⁰ Et Sommerstein aussi.

¹¹ Et on pourrait y ajouter διαίνοντες de Lachmann au vers 73, où Garvie accepte φοιβαίνοντες de Tucker, refusant διαίνοντες car « is scarcerly tolerable when combined with καθαίροντες » et Sommerstein 2010, 108 aussi le suit, tandis que West a ξυμβάλλοντες pour συμβάλλοντες de Ridberg. Mais juxtaposer διαίνοντες ('qui mouillent') à καθαίροντες ('qui purifient') ne pose pas de problème, car chez Eschyle la *variatio synonymica* est un procédé assez normal, et ici on pourrait indiquer aussi une climax assez marquée.

¹² Je suis redevable à Stefano Novelli pour cette suggestion. Je ne peux pour l'instant en indiquer les références bibliographiques, car son livre n'est pas encore paru, quoique sa composition soit presque achevée; pour la métrique, je suis également redevable à Liana Lomiento.

τὰ πάντα γὰρ τις ἐγγέας ἄνθ' αἵματος
ένός - μάτην ὁ μόχθος ὄδ' ἔχει λόγος

Pour payer une goutte de sang, tu peux d'un seul coup
verser tous tes biens: tu perdras la peine¹³.

Mazon a traduit, et peut-être à raison, en éliminant l'anacoluthie, mais en grec le participe ἐγγέας demeure suspendu, car le texte du manuscrit ne se poursuit pas, comme on pourrait s'y attendre, avec quelque chose comme μάτην πόνει, mais avec la construction nominale μάτην ὁ μόχθος, avec l'adverbe en fonction de prédicatif.

Je citerai pour terminer *Cho.* 152 s., ἴετε δάκρυ κανακὲς ὀλόμενον / ὀλομένῳ δεσπότη. Après bien des conjectures pour ὀλόμενον, la larme qui périssait, sollicitées par la valeur de l'aoriste, et une suggestion de Bamberger, *lacrimam perditam, h.e. miseram*, Garvie dans son commentaire a conclu « the tear, like the libations themselves, is to perish and be drunk by the earth [...] as earlier the blood of Agamemnon has been drunk [...]. The polyptoton [...] rather than logic, has determined the aorist tense »¹⁴. Je résume ici un peu cette analyse qui, à mon avis, aurait dû clore le débat sur ce passage. Pourtant West, dans ses *Studies*, a rappelé la difficulté lexicale¹⁵ et encore l'anomalie de l'aoriste: « the aorist participle is strange in relation to tears called for with a present imperative », en ajoutant aussi le fait que 152 paraît être un dimètre iambique résolu, tandis que 153 serait un crétique résolu, et qu'Eschyle n'admet jamais pareilles résolutions pour des dimètres et trimètres catalectiques. Sommerstein accepte de supprimer ὀλόμενον.

Je ne sais pas si cette règle ne pourrait pas admettre une exception, mais je m'étonne qu'elle ait été employée pour exclure un élément d'ornatus comme le polyptote, qu'Eschyle introduit plus d'une fois, comme βρύει... βρύειν (*Cho.* 64, 69), πόνον... πόνος (*Eum.* 132 s.), δεινόν... δειμαίνεις (*PV* 39, 41), πόνων... πόνῳ... πόνων (*PV* 66, 75, 84). P. Judet de La Combe fait par ailleurs une remarque d'un certain intérêt: « Eschyle semble avoir construit sa phrase en s'appuyant sur deux traits de la diction poétique traditionnelle », c'est-à-dire: « il est habituel en poésie qu'un mot dénotant la lamentation soit accompagné d'une épithète appliquée ailleurs à l'objet négatif dont on se lamente »: dans le cas d'ὀλόμενον / ὀλομένῳ il note: « la juxtaposition [...] d'un emploi clairement passif (ὀλομένῳ δεσπότη) et d'une forme de sens non passif¹⁶, indique que les larmes, dans cette phrase, sont chargées de la mort qu'elles pleurent, doublement, 'funestes', car la lamentation devient menace, et 'maudites', parce que résultant du meurtre »¹⁷. Il faut donc peut-être distinguer entre l'interprétation littérale, où le polyptote renforce le sens propre

¹³ Trad. Par P. Mazon.

¹⁴ Bamberger 1840, 24 s. ; Garvie 1986, 82 s.

¹⁵ « The idea of the tear 'perishing' in a way appropriate to the perishing of the deceased hero is extremely artificial » (West 1990, 236).

¹⁶ Les exemples de polyptotes que j'ai indiqués plus haut sont tous polysémiques, comme celui des *Choéphores* justement.

¹⁷ Judet de La Combe 1997. Sur ce point, j'ai changé d'opinion envers ce que j'ai écrit dans Citti 2006, 78 s.

d'ὄλομενος, pour le roi qui a péri, ὄλομένῳ δεσπότη, et l'impression que donne l'idée des larmes qui meurent en pénétrant dans le sol, où l'écho d'ὄλομενος suggère au subconscient des personnes qui entendent ces mots l'idée que quelqu'un d'autre devra périr quand viendra l'heure de la vengeance, qui ne peut pas manquer¹⁸. Ce sont évidemment deux niveaux de communication: le premier est évident et nécessaire, l'autre est une perspective qui naît de l'empathie du théâtre et n'est pas si immédiatement évidente, mais ne peut pas être repoussée, car elle a ses fondements aussi. C'est quelque chose comme les différents niveaux d'interprétation dont parle Dante dans le deuxième livre du *Convivio*, vrais, mais vrais d'une façon différente. On pourrait dire que la lecture de Garvie et la mienne portent sur le plan dénotatif, celle de P. Judet de La Combe sur le connotatif.

En tout cas, ce passage aussi peut être compris dans sa richesse seulement si l'on garde le texte transmis par le manuscrit.

Vittorio Citti

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Bamberger 1840 = *Aeschyli Choephoris*, rec. F. Bamberger, Gottingae 1840.
- Branca 1974 = V. Branca, *Introduzione*, in G. Boccaccio, *Decameron*, a c. di V. Branca, Firenze 1974.
- Citti 2006 = V. Citti, *Studi sul testo delle Coefore*, Amsterdam 2006.
- Citti 2008 = V. Citti, *Introduzione*, QUCC 90, 2008, 11-6.
- Dindorf 1841 = W. Dindorf, *Aeschyli Tragoediae*, Oxford 1841.
- Garvie 1986 = *Aeschylus, 'Choephoris'*, with Introduction and Commentary by A.F. Garvie, Oxford 1986.
- Garvie 2002 = A.F. Garvie, *Alliteration in Aeschylus*, *Lexis* 20, 2002, 3-12.
- Judet de La Combe 1997 = P. Judet de La Combe, *Sur le péan d'Agamemnon (Choéphores, 151-158)*, *CGITA* 10, 1997, 31-40.
- Judet de La Combe 2001 = P. Judet de La Combe, *L'Agamemnon d'Eschyle : commentaire des dialogues*, Villeneuve d'Ascq 2001.
- Sier 2006 = K. Sier, rec. à Citti 2006, *AAHG* 59, 2006, 184-9.
- Sommerstein 2010 = A.H. Sommerstein, *Textual and Other Notes on Aeschylus* 2, *Prometheus* 36.2, 2010, 97-122.
- Threatte 1980 = L. Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions*, I, *Phonology*, Berlin-New York 1980.
- Tucker 1901 = *The 'Choephoris' of Aeschylus*, with Critical Notes, Commentary, Translation and a Recension of the Scholia by T.G. Tucker, Cambridge 1901.
- Verrall 1893 = *The 'Choephoris' of Aeschylus*, with an Introduction, Commentary and Translation by A.W. Verrall, Londo 1893.

¹⁸ La sonorité du polyptoton est annoncée par l'adjectif *κανακῆς*, qui indique un son marqué, comme celui d'une cascade d'eau, et serait impropre à propos des larmes qui tombent sur le sable.

Vittorio Citti

West 1990 = M.L. West, *Studies in Aeschylus*, Stuttgart 1990.

Abstract: As for the text of the tragedies of Aeschylus, we are much indebted to the admirable work of generations of philologues from Porson to West, not only for their skillness in the study of the manuscripts, but also in their effort for the critical constitution of the text, which frequently has arrived to us in very deplorable conditions. But perhaps in some passages it may be possible to keep the manuscript text, where the characteristics of Aeschylus' style have deceived the critics. That is perhaps the case of *Cho.* 48.68 ff., 120 ff., 520 ff.: it is possible that the strength of Aeschylean diction consists in the anomaly in lexical and syntactical usage.

Keywords: Aeschylus, Greek tragedy, textual critics, manuscript text, anomaly.